

Michel Lemaire

Conférence de Québec

Michel Lemaire

## *L'Astrolabe*, revue électronique de recherche littéraire

Une revue savante se situe à mi-distance de la permanence du livre et de la fugacité du journal. Du livre elle possède le format, la solidité de la réflexion; du journal, elle possède la périodicité, le changement au fil du temps. La revue savante se range dans une bibliothèque avec les livres. Elle constitue une collection d'informations à la fois fixe et en progrès. A l'intérieur même de la revue, ce rapport au présent, à l'actualité, est d'ailleurs variable: les articles de fond possèdent une pérennité qui est refusée aux comptes rendus ou à l'éditorial. La revue savante aspire à être un livre, à atteindre son statut symbolique: elle regroupe ses articles en un recueil qui mime le livre, et elle regroupe ses différents «numéros» publiés en une année en un «volume» qui le deviendra effectivement, matériellement, lorsque ces numéros seront rassemblés, fixés, à l'intérieur d'une reliure, sur les rayons d'une bibliothèque. Comme la statue de bronze qui arrête le mouvement du vainqueur, la reliure aura enfin permis à ces phrases éparpillées, à ces textes recueillis, de toucher à l'éternité.

Mais une revue savante est d'abord un assemblage d'articles hétéroclites. (Si ce n'est le cas des numéros «thématiques», autre tentative de mimer le livre). Ces articles sont le fruit du hasard d'études étrangères les unes aux autres. La publication des résultats d'une recherche sous forme d'article vise à faire connaître ces résultats le plus tôt possible, même dans un état fragmentaire, afin de participer au progrès d'une discipline scientifique, sans attendre que le

domaine de recherche soit épuisé ou que les deux cents pages d'un livre sérieux soient atteintes. L'article vise donc à être publié le plus tôt possible, afin de «coller» à l'actualité (et de devancer ses concurrents). De ce point de vue, le «colloque» est encore plus pressé.

Dans cette logique, l'article devrait paraître dès qu'il est achevé, et sans attendre le prochain «numéro» de la revue. Si, dans une revue savante, les articles sont rassemblés sous forme d'ouvrages de cent ou deux cents pages, c'est, au-delà de la valeur symbolique mentionnée précédemment, pour des raisons commerciales: l'objet livre est plus facile à manipuler pour la vente et permet un meilleur profit. Il n'est même pas certain que la revue-livre soit plus pratique pour le lecteur qu'une collection de plaquettes du genre «tirés-à-part».

Les revues savantes sont en train de migrer de la publication papier à la publication électronique à travers l'Internet. Ce passage, me semble-t-il, mérite réflexion. Les revues papier hésitent à publier leurs textes intégralement et surtout gratuitement sur l'Internet: le portefeuille est toujours un endroit sensible; et que vaudront nos articles s'ils sont gratuits? Les nouvelles revues, de leur côté, se sont lancées dans la publication électronique en copiant exactement le format livre des revues papier sérieuses et en visant une périodicité identique. Mais pour quelles raisons reprendre pour la publication électronique un modèle symbolique et commercial justifié pour la publication papier?

Lorsqu'un groupe de professeurs de l'Université d'Ottawa a fondé le projet «Recherche littéraire et informatique», en 1998, nous n'avons pas eu de mérite à ne pas imiter le modèle «revue papier», parce que le projet nous est apparu d'abord comme un groupe de recherche et le site Internet comme un lieu d'échanges, avant que je réalise qu'il s'agissait d'une forme nouvelle de revue savante. Une revue, avant d'être un assemblage de pages de papier, avant

d'être un objet valorisé dans le marché de la recherche universitaire, est un lieu d'information dans une discipline spécialisée, un lieu d'échange entre chercheurs partageant des préoccupations semblables. C'est sur ces bases qu'a été fondé *l'Astrolabe*, le site Internet du projet «Recherche littéraire et informatique».

L'objectif du projet «Recherche littéraire et informatique» est d'étudier une nouvelle province des études littéraires à la conjonction de la littérature et de l'instrument informatique. L'ordinateur est plus qu'une machine à dactylographier perfectionnée, l'Internet est plus qu'un système de courrier à rabais. Utilisé comme instrument d'analyse des textes, l'ordinateur transforme la recherche littéraire en lui permettant de travailler autrement et sur d'autres corpus: par exemple en facilitant une approche statistique sur de très grands corpus. De nouvelles méthodes apparaissent avec ce nouvel outil, méthodes qu'il s'agit d'étudier, de critiquer, de développer.

Le point de vue de «Recherche littéraire et informatique» est essentiellement épistémologique. Il pourra s'agir de faire le point sur les travaux d'un groupe de recherche utilisant l'informatique pour travailler ou pour échanger, d'évaluer des logiciels spécialisés dans l'analyse de texte, ou de réfléchir sur les nouvelles avenues de recherche ouvertes par l'ordinateur. La démarche pourra être très pratique: comment utiliser un logiciel de base de données dans une recherche littéraire? Ou résolument théorique: comment l'hypertexte bouleverse non seulement les notions de texte et de littéarité, mais aussi celles d'auteur et de lecteur, de créateur et de chercheur.

Dans *l'Astrolabe*, cette réflexion prend actuellement deux formes: une «Encyclopédie de la recherche littéraire assistée par ordinateur», équivalente de la section «articles de fond»

d'une revue savante, et un «Répertoire des sites littéraires» qui ressemble à la section «comptes rendus et commentaires». Mais la conception de ces deux sous-projets s'est développée à partir d'une réflexion sur le média électronique qui allait supporter l'entreprise.

Un mot, premièrement, sur le «Répertoire des sites littéraires». A la conjonction de la littérature et de l'informatique, la publication se fait essentiellement à travers des sites Internet. Le «Répertoire» offre des évaluations du contenu et de la présentation des sites concernant la littérature et la recherche littéraire: bibliothèques virtuelles, sites de projets, bases de données, sites d'information, etc. L'évaluation de ces sites est organisée en une base de données accessible à tous. Pour découvrir l'information qu'il recherche, le lecteur, le «visiteur», remplit un formulaire de requête: l'ordinateur lui fournit une liste de sites répondant à cette requête; à partir de cette liste, on peut consulter l'évaluation d'un ou de plusieurs sites et se rendre directement sur le site sélectionné. La base de données remplace donc les anciens index pour retrouver ou découvrir l'information recherchée.

L'objet recensé, des sites Internet, est particulièrement volatil: les sites évoluent constamment, ils s'enrichissent, ils se développent, ils meurent. Le recensement et la critique des sites doit donc être permanente. Nous sommes encore loin de cet idéal. Mais le «Répertoire» est ouvert, en progrès: des fiches d'évaluation de nouveaux sites comme des fiches de réévaluation de sites déjà connus sont mises en ligne régulièrement. Nous en sommes à 315 sites évalués en ligne.

«L'Encyclopédie de la recherche littéraire assistée par ordinateur» est un recueil d'articles, composés par des spécialistes, sur toutes les questions où se rejoignent recherche littéraire et informatique. Comme pour le «Répertoire», les notions de périodicité et de «numéro

de revue» ont disparu: un nouvel article est publié dès qu'il est accepté par le comité de rédaction. Il s'intègre non dans un «numéro», mais dans l'ensemble des articles déjà publiés (de là le nom d'«encyclopédie»). Et il est relié aux autres articles par des liens hypertextuels. «L'Encyclopédie» forme donc un tout organique, cohérent et en évolution. Chaque article peut être atteint à travers trois index: celui des auteurs, celui des titres et celui des «mots-clés». Ce concept de «mot-clé» est délicat et critiquable. Mais un tel index m'a paru finalement plus utile qu'un moteur de recherche plein texte. Un index de «mots-clés», s'il est bien fait, est une suite de raccourcis vers l'essentiel, c'est une sorte de table des matières non hiérarchique, à la fois logique et pratique.

Les articles sont donc parties d'un ensemble auquel ils sont attachés par les liens hypertextuels, ainsi que par une certaine communauté de ton et de préoccupation; ils sont aussi rattachés à l'ensemble de la «Toile» que constitue l'Internet par des liens externes vers les objets dont ils traitent. Caractéristique de l'hypertextualité, l'hyperlien fait que la citation, l'allusion ou la référence débouche, à volonté, sur le texte, le site ou la personne mentionnés. Ainsi le texte de base peut être développé par les textes auxquels il est relié, l'information critique par les sources sur lesquelles elle se fonde.

*L'Astrolabe* dans son ensemble est fondé sur ce concept d'hyperlien. Cependant, il est une autre caractéristique de l'hypertexte que nous n'avons pas retenue (ou que nous avons interprétée de manière particulière): celle du «fragment», que j'appellerai plutôt, en reprenant le terme de Roland Barthes, «lexie» (c'est George Landow qui a établi le parallèle entre le concept de Barthes et le «fragment» hypertextuel) (1). L'hypertexte est constitué d'unités textuelles de base reliées entre elles par les hyperliens. Ces unités de base ne sont des fragments que par rapport à l'ensemble de l'hypertexte, mais cet ensemble - contrairement à un manuscrit antique

dont il ne nous reste que des bribes - ne vient pas avant, mais après, résultat individualisé de chaque lecture, de chaque parcours à l'aide des liens. Cet ensemble - virtuel - se réalise différemment à chaque fois. C'est pourquoi l'élément textuel de base de l'hypertexte n'est pas pour moi un fragment, mais une brique, l'unité textuelle qui permettra de construire un ouvrage. Je préfère donc le terme de «lexie». Et cette unité textuelle de base se caractérise non pas par ses manques, ses déchirures, mais par sa structure, ses crochets, qui lui permettront en se reliant à d'autres de composer un ensemble plus grand (comme les modules qui constituent peu à peu la station spatiale internationale).

Ce nouveau type de texte est fascinant - tant au niveau de la lexie qu'au niveau de l'hypertexte original créé par chaque nouvelle lecture. On en a vu des exemples au niveau de la création littéraire, au niveau d'encyclopédies sur cédéroms, on en voit aujourd'hui des exemples au niveau de la recherche. Toutefois, ce n'est pas le chemin que nous avons choisi. Ceci tient à notre conception de l'article savant.

Je crois qu'on peut considérer un article savant comme l'exposition d'une hypothèse scientifique et l'explication des tentatives de vérification de cette hypothèse. Exposition et explication, analyse et argumentation forment un tissu serré où tous les éléments sont liés: l'ordre des explications, l'enchaînement des argumentations constituent une progression nécessaire où chaque étape doit être parcourue obligatoirement et dans l'ordre défini par l'auteur. Durant la lecture d'un article scientifique, le lecteur n'est pas libre: il n'a pas le droit de sauter ni une ligne ni une page, il ne peut piocher un paragraphe par ici, un fragment par là. Un article savant est structuré d'une manière unique et nécessaire: c'est donc le contraire d'un hypertexte (2).

Pour profiter pleinement de la démonstration fournie par un article savant, le lecteur doit le lire d'un bout à l'autre et de la première à la dernière page. De même que dans un raisonnement philosophique, l'ordre des arguments est primordial. En conséquence, même si l'article savant peut être un texte complexe qui se déroule sur plusieurs pages, il constituera, pour notre encyclopédie, l'unité textuelle de base, la brique élémentaire, la lexie. C'est l'encyclopédie dans son ensemble qui sera l'hypertexte où le lecteur peut sélectionner ses informations, déterminer l'ordre et l'organisation de sa lecture.

Face à la multitude de liens hypertextuels qui parsèment le texte d'un article dans *l'Astrolabe*, il était donc nécessaire d'affirmer visuellement cette unité et cette linéarité du texte de l'article. Pour ce faire, chaque article de l'encyclopédie de *l'Astrolabe* est doté d'un arrière-plan distinctif qui affirme sa personnalité, son unicité, au sein de l'ensemble organique de l'encyclopédie. Chaque article ne peut être atteint que par son début. Chaque article se présente comme un tout cohérent, comme une «page» unique qu'il faut dérouler du début à la fin: comme un texte. Les liens internes mènent aux notes qui ramènent au texte. Seule une table des matières en tête de l'article, parfois, permet d'atteindre directement une des sections de l'article, ceci afin de faciliter la recherche après coup d'un passage.

De plus, pour faire de l'article en cours de lecture le centre de gravité de cette lecture, malgré les passages vers d'autres «pages» grâce aux liens externes, chaque article est présenté dans un «cadre» à côté d'une barre de navigation permanente. L'individualité de l'article est manifestée par son arrière-plan personnel, mais son appartenance à *l'Astrolabe* est toujours rappelée par la barre et le logo de l'entreprise. Le fait de cliquer sur un lien externe ouvre une nouvelle «page» à l'intérieur du même «cadre»: le lecteur a donc le sentiment de ne

pas quitter *l'Astrolabe*, de demeurer en contact avec l'article en cours de lecture qu'il peut retrouver en tout temps en cliquant sur le bouton «Retour».

Cette conception de l'article comme unité de base, se heurte à une différence physiologique entre la lecture d'un texte papier et la lecture à l'écran. Pour les lecteurs d'aujourd'hui du moins, la lecture prolongée à l'écran paraît plus difficile que la lecture de l'objet papier (c'est pour quoi nous imprimons un texte long que nous avons à lire). Afin de pallier cette difficulté, nous avons pensé demander aux auteurs des articles des textes relativement brefs - mes instructions suggèrent un texte de cinq à dix pages standard - quitte à subdiviser la matière en plusieurs articles. Mais l'article savant habituel fait vingt ou trente pages. Et les articles de *l'Astrolabe* ont tendance à s'allonger: nous verrons ce qu'il en adviendra dans le futur.

Un second lieu de cette interférence entre le type d'article qu'essaie de créer *l'Astrolabe* et l'article savant habituel est l'appareil de notes. Un article ne peut être savant sans une multitude de notes et de références. On a déjà remarqué que l'appel de note est l'ancêtre du lien hypertextuel. Dans un article contenant des liens hypertextuels, les notes devraient donc disparaître; d'autant plus que, si on était obligé les supporter à la lecture du texte papier, elles devraient pouvoir être remplacées facilement à l'écran. Actuellement, ce n'est pas si simple. Les articles de *l'Astrolabe* sont conçus pour pouvoir être imprimés sans perdre de leur information textuelle: les notes et les références doivent donc apparaître aussi sous forme de texte en plus du lien hypertextuel. De plus, l'aller-retour entre la note et le texte est fastidieux: nous avons pensé à faire apparaître les notes dans des bulles: cela viendra, mais actuellement ce ne sont pas tous les navigateurs qui comprennent cette technologie.

A la pratique, je constate donc un écart entre cette conception d'un article relativement bref, élément constitutif d'un ensemble plus grand, et la conception habituelle de l'article savant, plus développé, plus lourd et plus indépendant. Evidemment *l'Astrolabe* n'est pas en position d'imposer aux chercheurs qui acceptent de collaborer à «l'Encyclopédie», un type d'article absolument contraignant. Nous n'avons pas l'autorité du *Dictionnaire biographique du Canada* ou de la collection «Que sais-je?». Mais on peut espérer qu'avec le temps et le développement du projet, un nouveau genre de texte savant apparaîtra, qui tiendra mieux compte des spécificités de la lecture à l'écran.

Actuellement, je dois donc adapter la maquette de *l'Astrolabe* afin d'être en mesure d'intégrer des textes plus longs que prévu. Car, en plus de la considération de la capacité de lecture du visiteur, il faut aussi tenir compte du temps de chargement des articles dans l'ordinateur de ce visiteur. Un simple texte ne prend pas beaucoup de temps à être téléchargé; mais dès qu'un article contient des illustrations (captures d'écran, graphiques), le «poids» du fichier augmente rapidement et la durée de chargement en fait autant. Malgré mes beaux principes, j'ai donc été amené à subdiviser certains articles en plusieurs «pages». Toutefois, de tels articles demeurent accessibles uniquement à partir de leur «page» initiale; on ne peut atteindre les «pages» suivantes qu'en cliquant sur le lien «Suite» à la fin de chaque subdivision ou en sélectionnant une partie dans la table des matières en tête de l'article.

*L'Astrolabe* est un «work in progress». Notre conception de ce site Internet en tant que revue littéraire s'est fondée sur une réflexion sur le nouveau média que constitue l'Internet. Mais cette réflexion n'est pas figée: elle évolue, elle progresse avec notre pratique de l'édition électronique. J'ai le sentiment que nous inventons un nouveau type de communication savante en même temps que nous publions des articles sur la recherche littéraire dans ce nouvel

univers. Et cette création de quelque chose de neuf, à la petite échelle qui est la nôtre, se réalise à l'intérieur de l'immense bouleversement de la révolution informatique qui nous emporte aujourd'hui. C'est assez excitant.

## Notes

1 - Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, p. 20. George Landow, *Hypertext. The Convergence of Contemporary Critical Theory and Technology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992; deuxième édition: *Hypertext 2.0*, 1997, p. 3. Bien sûr, la «lexie» de Barthes est fondamentalement différente du «bloc de texte» de Landow. Landow emprunte le terme de Barthes en lui donnant une signification nouvelle. De même, j'emprunte ici le terme à Landow en élargissant son sens.

2 - «[...] Les dangers qui peuvent menacer l'écriture hypertextuelle: une dilution du propos, un moindre contrôle de l'articulation générale, une simplification de l'argumentation.» (Roger Laufer et Domenico Scavetta, *Texte, hypertexte, hypermédia*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je?», p. 10).